



# Réception de Philippe Claudel

DISCOURS DE PHILIPPE CLAUDEL  
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 29 AVRIL 2017

## Intransigeance et consolation

Mesdames les académiciennes,  
Messieurs les académiciens,  
Mesdames, Messieurs,

Vous me faites aujourd'hui un grand honneur en m'accueillant au sein de votre illustre compagnie, me donnant ainsi l'illusion, moi qui ne cesse de douter de ma propre existence et de ma légitimité à publier des livres, d'être un de vos semblables. Voici bien des années déjà que j'écris, à vrai dire depuis l'enfance et l'apprentissage des mots, des mots à déchiffrer et des mots à tracer, mais depuis tout ce temps, je ne cesse de m'interroger sur la légitimité que j'ai à le faire, et les années qui passent n'arrangent rien à cela, bien au contraire.

Mais permettez-moi sans plus attendre de remercier du fond du cœur Xavier Hanotte pour tout ce qu'il vient de dire : nous nous sommes rencontrés lui et moi il y a plus de quinze ans, grâce à un libraire de Vienne, Michel Bazin, qui avait eu la bonne idée de proposer à l'appréciation d'un jury de lecteurs le remarquable roman de Xavier, *Derrière la colline*, que ce jury avait d'ailleurs couronné. Nous avions au cours de la soirée de remise du prix longuement évoqué la Première Guerre mondiale, Wilfred Owen et tous les soldats anglais morts sur le sol continental et que la mémoire française a souvent oubliés, mais que le travail de romancier, de chercheur et de préfacier de Xavier ne cesse de rendre vive. Je sais notre ami animé de la plus grande des sincérités mais je ne peux m'empêcher de penser que je ne mérite pas son éloge, ou plutôt qu'il s'adresse à quelqu'un qui

porte le même nom que moi, qui me ressemble peut-être un peu et dont on m'attribuerait, par un curieux et fantastique tour de magie, la paternité des livres qu'il a écrits.

Je ne voudrais pas que vous voyiez dans ces propos liminaires l'expression d'une fausse modestie, qui serait fort déplacée : je vous prie plutôt d'y déceler l'incarnation d'une admiration et d'un doute : l'admiration tout d'abord, admiration pour l'écrit, pour les livres, pour celles et ceux qui les rêvent et les forgent, parmi lesquels je ne parviens pas à me compter car je me sens très petit face à eux. Et admiration pour le continent infini et multiple de la littérature dans lequel chaque voyage s'aimante de promesses très tôt comblées ; le doute aussi, le doute qui taraude celui qui tente, au sein de cette même géographie, de n'être plus seulement l'errant ébloui mais prétend devenir guide et hôte, en parsemant cette terre immatérielle des textes qu'il conçoit et dont il se dit qu'ils pourraient un jour être saisis par des voyageurs dont il ne connaîtra ni les visages ni les pensées, mais qui quant à eux apprendront à le connaître, derrière les masques de la fiction et dans les chants de la poésie.

Souvent je me vois dans la peau d'un faussaire, d'un usurpateur sur le point d'être démasqué, d'un escroc qui vit ses derniers jours de liberté. Vous m'accueillez aujourd'hui parmi vous, dans votre noble et savante académie. Soyez en remerciés de tout cœur. Voici cinq années, c'était une autre académie, Goncourt celle-là, qui m'invitait en sa compagnie. Cela est écrasant pour moi, mais j'y survis en me disant qu'il y a erreur. Une erreur qui bientôt sera rectifiée d'un trait de crayon rouge, comme jadis un professeur de lettres avait transformé en un 3 sur 20 le 18 qu'il avait inscrit par mégarde sur ma copie, la confondant avec celle d'un autre élève.

Il me faut vous avouer que j'ai des académies une longue expérience, même si d'ordinaire je m'en vante peu : en effet, je fus jadis un jeune académicien. Celle où je siégeais sans complexe et même avec une certaine arrogance, certain d'y avoir mérité mon fauteuil qui était en vérité une banquette recouverte de moleskine verte, était une brasserie fréquentée par les étudiants de Nancy et ceux qui faisaient semblant de l'être. Rangez moi je vous prie, en me croyant sur parole, dans la seconde catégorie. J'y passais des heures entières, dolentes, vides, suspendues, mélancoliques, fiévreuses, quand j'avais aux environs de vingt ans, à écrire de

mauvais vers et à en boire quantité d'autres, remplis d'une excellence bière brune, opaque et lourde.

Le lieu était vaste. Les serveurs habillés à l'ancienne. Nous les appelions par leur prénom. Ils manifestaient autant d'aménité à notre égard durant le jour que de fermeté à nous foutre dehors quand vers minuit, nous autres totalement saouls et tapageurs, ces distingués à la veste blanche et au nœud papillon charbonneux nous empoignaient par le col et nous lançaient sans ménagement sur le trottoir. Nous ne leur en voulions pas le moins du monde. Ils tenaient leur rôle et nous le nôtre. Le lendemain tout était oublié. L'Académie. Grand café. Navire immobile où nous embarquions pour l'ailleurs. On ne disait pas l'Académie d'ailleurs, mais l'Aca. Mes journées éreintantes se partageaient alors entre l'Aca et l'Excelsior, surnommé l'Excel. J'avais du temps plein les poches. Je pouvais me permettre d'en perdre. Aca. Excel. Deux pôles en somme pour un monde rêvé et une existence qui n'était alors qu'esquisses et ratures.

Désormais, ces lieux ont disparu, et je ne bois plus de bière. J'ai appris que je n'excelle en rien, et vous faites de moi un académicien. La vie est saugrenue. Mais je pense que vous allez vous réveiller et me confondre, et peut-être m'inviter fermement à vous quitter bien vite avant même de m'avoir permis d'être vraiment des vôtres. Dans l'attente de ce moment-guillotine, je vais tout de même poursuivre mes propos.

Il me semble qu'on écrit toujours pour soi mais qu'on ne publie que pour autrui. Le texte né au plus profond et nécessaire des égoïsmes, et qui souvent pour beaucoup d'entre nous se rapproche d'un acte désespéré de survie, se change en un présent marqué par l'altruisme le plus pur. C'est en tout cas comme cela que je conçois la littérature, le geste qui lui donne naissance et celui qui l'érige en lieu de partage. Ainsi peut s'établir durablement la célébration qui unit lecteurs et auteurs, les uns vivants, les autres parfois morts depuis des siècles, sans que jamais cette célébration ne devienne funérailles, mais demeure bien au contraire festin perpétuel.

À la fameuse question « Pourquoi écrivez-vous ? » lancée il y a presque un siècle par les jeunes gens impertinents qu'étaient les Surréalistes, tous les écrivains du monde entier ont un jour répondu. La demande après tout est licite : qu'est-ce qui fait que dans notre vaste espèce humaine, certains individus écrivent et d'autres

pas ? Toutes les propositions sont recevables, même si elles sont d'une immense variété, parfois totalement contradictoire, mais je crois que la seule et véritable réponse est qu'on n'en sait rien. Absolument rien. On tente d'avancer des explications, mais la vérité qui expliquerait l'acte, en termes rationnels, demeure, et j'oserai dire, doit demeurer, mystérieuse. Car je reste persuadé que c'est dans le mystère même de sa propre origine, mystère indévoilé, que l'écriture tire sa puissance et son éternité.

Il est par contre une autre question, à laquelle on peut répondre, et qui permet d'éclairer de façon essentielle et profonde l'œuvre d'un écrivain. C'est celle qui consiste à lui demander non pas pourquoi il écrit, mais d'où il écrit, en donnant au pronom relatif un double sens, spatial et temporel : de quel lieu écrivez-vous, et de quel temps ?

Et j'en viens enfin, en vous demandant de pardonner ma lenteur, à évoquer l'œuvre et la figure d'Assia Djébar qui m'a précédé à ce fauteuil, et qui voici presque deux ans a rejoint un autre cénacle d'immortalité, qui possède celui-là la vertu non pas de nous effacer du monde mais de supprimer les souffrances que nous pourrions en subir.

Assia Djébar, née en 1936, en Algérie, écrivain d'expression française, professeur, cinéaste, conférencière. Une femme qui a vu le jour dans une terre occupée, qui a grandi dans la confluence de plusieurs cultures et de plusieurs langues, qui a choisi l'une d'elles, la langue de l'occupant, pour construire son œuvre, qui a vécu les années déchirantes de la guerre d'indépendance, et aussi celles, près de trente ans plus tard, non moins terribles, de la guerre civile durant laquelle de nouveau la terre d'Algérie fut couverte du sang de bien des hommes.

D'où écrivait Assia Djébar ?

Je ne voudrais pas être cuistre en évoquant devant vous qui l'avez connue, qui l'avez lue, son œuvre d'une façon trop méthodique et didactique, ou en tentant de l'analyser comme sauraient mieux le faire que moi bien des universitaires compétents et précis. J'aimerais davantage évoquer ses livres en disant les impressions qu'ils m'ont procurées, au sens le plus fort du terme, ce qui me permettra d'avancer quelques propositions de réponse à la question que j'ai posée.

Chaque lecteur est unique. Chaque lecture est unique, et chaque lecture est licite. Il n'y a pas, je crois, de contresens, car les livres ne contiennent pas une seule

vérité, mais mille, je veux parler des vrais livres bien sûr, ceux dont la matière se compose d'un feuilletage infini et qui superposent presque magiquement les sens comme un marchand d'étoffe disposeraient les soies fines sur son étal. On entre dans un livre avec son bagage, son corps jeune ou usé, son esprit las, neuf, repus, avide, naïf ou triste. On entre dans un livre singulier et différent, selon les âges et les heures, et les livres déposent en nous des marques qui elles aussi vont varier et ne seront jamais les mêmes si je suis moi, si je suis vous, si je suis aujourd'hui, si je suis hier ou demain.

J'ai lu Assia Djébar alors que j'avais déjà atteint l'âge de la maturité, qui est aussi celui de la perte des illusions, de l'apprentissage de la laideur, la sienne et celle du monde, et qui n'est pas encore celui de la sagesse dont on dit souvent qu'elle ne peut advenir qu'avec le grand âge.

J'ai donc lu Assia Djébar avec le goût amer de la vie mais aussi le souvenir de la fureur adolescente, de l'émerveillement de l'enfance qui peinent tous deux à disparaître en nous, et que j'ai tout fait pour garder le plus longtemps en moi.

J'ai lu Assia Djébar avec, enroulés sur ma peau comme le premier des vêtements, le climat et l'histoire de ma terre, cette Lorraine où je suis né au moment où les accords d'Évian se signaient, mettant fin à huit ans de cette guerre qu'on ne nommait que sous le terme d'*événements*, et où je vis aujourd'hui encore, terre septentrionale donc, géographie éloignée de la blanche Alger, de Césarée, de Blida, de la Mitidja, des cieux d'un bleu coupant et des terres d'ocre et de carmin qui sont le livre réel sur lequel Assia Djébar n'a cessé de tracer ses mots, car au vrai c'est bien sur cela que l'écrivain écrit, sur son corps, sur sa terre, sur son azur, sur son âme blessée ou consolée.

Venue du fond des femmes, d'un temps de violence et de nuques courbées, d'injustices et de morts, de combats et de sacrifices, venue du poids des traditions, des sourates psalmodiées, de la langue arabe et des effluves andalouses, venue des visages résumés à de seuls regards baissés, la voix d'Assia Djébar, *consolation* et *intransigeance* comme le disent le prénom et le nom d'écriture qu'elle s'était choisis, est venue jusqu'à moi, qui suis de trente ans son cadet, qui suis le fruit du pays colonisateur, enfant du froid et du brouillard, enfant de l'encens, de la croix et du christ, garçon dans le pays des femmes découvertes et célébrées, non pas recluses, non pas voilées.

D'où écrivez-vous ? D'où lisez-vous ? Car à la première question, il faut absolument associer la seconde pour distinguer le miracle d'une rencontre entre l'auteur et le lecteur, miracle que seul le livre autorise et permet quand l'histoire, le temps, les frontières, les barrières, la mort n'ont de cesse, et opiniâtrement, de séparer les hommes en ruinant les fondations de chaque Tour de Babel.

L'œuvre d'Assia Djebar est viscéralement et charnellement celle d'une femme, et lorsque j'écris cela, je me rends compte que je contredis un propos que je me tiens souvent à moi-même, quand j'organise seul de petits colloques dans mon cerveau, et qui consiste à croire que la littérature n'a pas de sexe, qu'il est vain de dire que cet art, où les voix masculines sont terriblement plus nombreuses que les voix féminines, peut être sexué, qu'il serait idiot d'affirmer qu'il existe une littérature spécifique, écrite par les femmes, et une autre, tout aussi spécifique, écrite par les hommes. Mais force m'est de constater que les livres d'Assia Djebar sont d'une femme car tout en eux témoigne et naît de la femme : regard, corps, sensations, perception, sentiments, géographie. Il me semble d'ailleurs qu'il est rare de trouver à ce point le féminin incarné ainsi dans une prose qui, pour autant, ne se fait et ne se veut jamais, manifeste féministe.

Née en une terre d'Islam gouvernée et dominée alors par des étrangers implantés depuis peu et célébrant un autre culte que le sien, Assia Djebar témoigne constamment de la difficulté à être femme dans une culture musulmane qui fait de l'homme le maître et de la femme sa suivante soumise, de la difficulté à être l'indigène arabe, c'est-à-dire le moins que rien, dans le système des castes fondé par le colonialisme, de la difficulté à devenir brillante élève et à mener des études longues quand votre sexe, votre identité, votre religion, votre classe sociale ne vous y autorisent pas de plein droit. Étrangère doublement, triplement même, dans son propre pays, sur son propre sol.

Beaucoup de ses livres disent non pas le combat, le mot me paraît inadapté, mais la ténacité, la pugnacité, la force, l'énergie ferme, inentamable, la noblesse constante de celle qui résiste et ne plie jamais. C'est bien de cette terre où un être humain n'équivalait pas à un autre être humain, où il y avait des hommes qui se pensaient supérieurs à d'autres, et des hommes qui se pensaient supérieurs aux femmes et par cela autorisés à les diriger, à les enfermer, à les contraindre, que la voix d'Assia Djebar s'est élevée. Et c'est dans le temps de la soumission, de

l'asservissement, de la révolte et du sang, de la fracture et de la libération, de la joie du renouveau puis de la déception des promesses vite souillées que cette même voix s'est fortifiée.

De livre en livre, et par ses films aussi, Assia Djébar a conjoint le travail de la romancière et celui de l'ethnologue, de l'historienne et de la sociologue. Il me semble que dans son œuvre, ce n'est pas tant la construction formelle, l'architecture romanesque, la structuration de la prose qui retiennent le lecteur que le tissage des figures et des destins, des heures et des vies, des joies et des drames des femmes qu'elle met en scène et célèbre. Les sciences humaines nous enseignent qui nous sommes, comment nous vivons, nous nous construisons, nous nous souvenons. La littérature peut apparaître quant à elle une dérive, un vagabondage, un cabotage buissonnier dont on n'attendrait pas qu'il nous désigne avec précision, et pourtant, cette littérature parvient souvent avec netteté à le faire, et l'œuvre d'Assia Djébar témoigne remarquablement de cela.

Dans le chant même qui monte de ses récits, nouvelles et romans se dessine la condition humaine des femmes algériennes à un moment crucial de l'histoire de leur terre. J'ai prononcé le mot « chant » pour désigner l'écriture qui joue là sa partition car la voix dont je tente de dire l'intérêt et la spécificité s'entend aussi par sa mélodie. Psalmodie, diction, ressassement, murmure, rupture, pleurs lancinants et envoûtants, litanie et hurlements joyeux, cris qui coupent, fendent, tranchent, éviscèrent, chant multiple et polymorphe de la femme plurielle, mère, enfant, nourrice, veuve, amante, soupirante, épouse, vieille figure cousant le linceul après avoir lavé les corps éteints, le lecteur ne peut pas ne pas l'entendre. L'écrit alors revient à sa source, celle d'une littérature orale transmise depuis la nuit des temps, et qui se poserait un instant, un instant seulement, sur la page du livre, comme le papillon se pose sur le roseau, et puis s'envole de nouveau. Au lecteur d'apprendre à la saisir, elle qui, quoi qu'il en soit, demeurera libre toujours.

Souvent les livres d'Assia Djébar nous ouvrent les portes d'une géographie cachée, secrète, interdite pour tout dire. Menés par ses mots, nous pénétrons dans le gynécée, dans l'espace du bain, dans les cuisines, les pièces réservées aux femmes, dans leurs conversations, leurs pensées, leurs désirs, au plus près de leur corps, de leurs visages, de leur peau, de leur sexe.

Littérature du dévoilement, et ce mot dans un pays de tradition musulmane est à entendre dans ses multiples sens, symboliques tout autant que prosaïques, l'œuvre d'Assia Djébar montre ce qui ne devrait jamais être vu, composant notamment dans bien des textes un admirable portrait de la mère, précisé, retouché, augmenté, de livre en livre, de fiction en récit. En cela, combien peut-elle, ou a-t-elle pu paraître scandaleuse à certains, et combien courageuse a été son auteur : il faut aujourd'hui nous en souvenir car c'était aussi de là qu'écrivait Assia Djébar : d'un silence imposé, d'une impossibilité culturelle, culturelle, sociale et politique de dire ce qu'elle a osé dire. Dire ce qu'on ne dit pas, dire ce qui ne doit pas être dit, dire ce qu'on interdit de dire, n'est-ce pas cela fondamentalement qui devrait définir la littérature ?

Le père d'Assia Djébar était instituteur. Indigène et instituteur. Placé ainsi dans une inconfortable position sociale : être admiré par les siens, tout en étant suspect d'être le rouage d'un système qui les opprimait. Être regardé de haut par les colons car il n'était pas un des leurs, tout en recevant le témoignage de leur gratitude puisque que, indirectement, par son enseignement, il légitimait leur présence et leur pouvoir. Placé aussi dans une inconfortable position intime, car instituteur et musulman : garant de la laïcité, admirateur de l'esprit des lumières et croyant au progrès, défenseur de l'égalité, fier de voir sa fille s'épanouir et exceller dans ses études, mais dans le même temps la ramenant sans cesse et avec fermeté dans les limites que sa religion lui imposait de par son sexe, faisant d'elle une créature différente et qu'on brime.

Pour autant, cela n'empêchera pas la jeune fille puis la jeune femme de s'affirmer et d'aller là où tout la conduisait, son intelligence, son tempérament, l'histoire et le monde. Et jamais, même si elle décrit ces dilemmes incarnés par la figure du père, on ne sent poindre chez elle, il me semble, ni ressentiment ni amertume vis à vis de lui.

On peut difficilement dès lors qu'on évoque les figures paternelles et maternelles, l'Algérie, la colonisation, l'écriture, ne pas penser à Albert Camus. Assia Djébar a publié son premier livre en 1957, l'année même où Camus se voyait remettre le prix Nobel. Je ne sais pas si celui qui se définissait comme un « écrivain français d'Algérie » avait lu la jeune auteur. Tous deux se sont exprimés dans la même langue, tout en entretenant avec elle un rapport bien différent : Assia



Djebar qualifia un jour le français de « tunique de Nessus », pour dire ensuite qu'il était « doublé par le velours mais aussi les épines des langues autrefois occultées » mais espérer malgré tout qu'il lui permette de « cicatrifier ses blessures mémorielles ». Tous deux ont connu la même terre, les mêmes ciels, les mêmes chaleurs, les mêmes odeurs. Tous deux ont ébloui leurs yeux, à quelques années de distance, sur les étendues arides des ergs caillouteux ou les eaux profondes de la Méditerranée. Mais tous deux n'ont pas écrit du même lieu : le pauvre parmi les pauvres, dont les parents ne savaient ni lire ni écrire et dont la maison ne recelait aucun livre, était du côté de ceux qui avaient imposé leur langue. Assia Djebar était du côté de ceux à qui on avait fait taire la leur, en la dévaluant, en lui substituant la langue des possédants. Et c'est sans doute pour cela, en lisant ses livres, qu'on ressent souvent l'impression d'une langue souterraine, coulant et roulant sous la langue visible, comme dans le fond de certaines rivières, on le sait, roulent des eaux de source qui, partageant pourtant le même lit, ne se mêlent pas aux eaux de surface. Sous le français en apparence épousé et élu, vibrent le berbère de sa mère et l'arabe de son père, langues cachées mais présentes, invisibles mais nourricières, essentielles et réservées.

Et puisque j'ai évoqué la figure des pères, qu'on me permette pour finir d'évoquer le mien : au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le jeune résistant qu'il avait été devint policier à Nancy. À l'époque et dans mon enfance, on disait « gardien de la paix » et je trouvais toujours l'expression sublime car il est vrai que la paix doit être gardée, comme un bien fragile et précieux. En 1956, il fut envoyé en Algérie où il resta près d'un an, à M'Sila : on sait bien quelle paix là-bas on lui demanda de garder, celle de la France bien sûr, qui ne voulait pas se voir dépossédée de sa colonie.

Je n'étais pas né alors, mais plus tard, j'eus connaissance de cet épisode algérien. Mon père l'évoquait assez souvent, comme une période agréable de sa vie : sa mission ne le mit pas en contact avec des événements tragiques. Il n'eut jamais à faire usage de son arme, ne fut pas menacé, découvrit un lointain vers lequel il n'aurait jamais pensé se rendre, en apprécia le climat, les habitants, fut heureux de rentrer sans encombre. Il rapporta à ma mère une croix d'Agadès qu'il avait sans doute achetée sur un marché à des Touaregs, un morceau d'ambre gris contenu dans un œuf sculpté en bois d'olivier, deux paires de babouches, un

couteau de Bou Saada, qui est toujours sur mon bureau, dans son étui de bois et de cuir rouge, et que je prends souvent dans ma main, pour en admirer la simplicité et le tranchant.

J'aimais quand mon père parlait de son année algérienne. Du haut de mes dix ans, il devenait une sorte de héros d'une épopée dont je ne connaissais pas l'exacte nature, mais qui avait un parfum de sable et de dattes confites, d'orangers en fleurs, de musc et de vent du désert. Il n'en faut guère plus à un enfant pour se bâtir des romans. Des romans sages, sans blessures ni mort, sans souffrance ni sang versé.

Si j'évoque mon père, ce n'est ni pour l'excuser ni pour le mettre en accusation mais pour dire que je suis son fils et que c'est dans cette position de fils d'un homme qui prit part à une guerre sale, même s'il n'en fut jamais aux avant-postes, que j'ai lu les auteurs algériens d'expression francophone comme Assia Djebar. Oui, c'est de là que j'ai entrepris de les lire. Et voici pourquoi, ainsi que j'avais commencé à le suggérer un peu plus tôt, il me semble important de savoir d'où écrivent les écrivains et d'où lisent les lecteurs, car on s'aperçoit alors, dans certains cas, qu'en plus d'être une rencontre, la lecture d'une œuvre tient parfois du miracle qui fait se réunir ceux que tout aurait pu, sinon opposer, du moins éloigner, tant l'histoire et ses fracas les avaient déposés sur des rives contraires.

Et cela me permet aussi de terminer mon propos en remerciant Assia Djebar d'avoir choisi le français pour tisser son œuvre, car même si son rapport avec lui ne fut pas toujours aisé ni heureux, c'est bien cette langue française qui aujourd'hui, pareille à un sang de vie, transfuse dans le corps et l'âme du lecteur sa voix unique, vivante et vibrante au plus haut point d'intransigeance et de consolation.

Mesdames les Académiciennes, Messieurs les Académiciens, je vous remercie de m'avoir écouté, et je vous suis infiniment reconnaissant de m'accueillir aujourd'hui parmi vous.

Copyright © 2017 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer ce discours :**

Philippe Claudel, *Réception Philippe Claudel. Séance publique du 29 avril 2017 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2017. Disponible sur : <[www.arlfb.be](http://www.arlfb.be)>